



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

45 | 2010
Varia

De la méfiance à une critique raisonnée : considérations sur les voyageurs et les voyages chez Diderot

Eszter Kovacs



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/4721>

DOI : 10.4000/rde.4721

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 26-43

ISBN : 978-2-9520898-3-8

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Eszter Kovacs, « De la méfiance à une critique raisonnée : considérations sur les voyageurs et les voyages chez Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 45 | 2010, document 4, mis en ligne le 13 janvier 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/4721> ; DOI : 10.4000/rde.4721

Propriété intellectuelle

Eszter KOVACS

*De la méfiance
à une critique raisonnée :
considérations sur les voyageurs
et les voyages chez Diderot*

La réflexion sur l'utilité ou l'inutilité du voyage, sur ses formes bénéfiques ou nocives constitue un aspect particulièrement intéressant de la pensée de Diderot. Il élabore au fil de son œuvre une véritable critique du voyage, observant la figure du voyageur et ses récits, ainsi que les motivations, les pratiques et les effets des voyages européens et d'outre-mer, et cela bien avant son départ pour la Russie ; les conceptions de Diderot sont certainement plus encore le résultat d'une réflexion que d'une expérience vécue, même si le voyage de Russie fut un tournant dans sa vie et dans son œuvre. Nous limiterons donc notre analyse à la critique des voyages, en dehors de l'expérience du grand voyage en 1773-1774. Nous verrons que c'est le mépris de Diderot pour les voyageurs qui nourrit sa méfiance envers les récits de voyage et il essaiera de définir, en conséquence de ses doutes, selon quels critères on peut leur accorder crédit. S'il est résolument critique envers les voyages lointains, il se montre hésitant à l'égard du voyage européen qui, sans forte rupture, se déroulant dans un univers culturel et historique en partie commun, semble plus profitable que le départ vers des pays inconnus. Nous observerons la première expression de ce dédain, son élaboration et sa radicalisation ainsi que les liens entre le regard critique et la construction du savoir, pour en venir ensuite aux réflexions de Diderot sur le voyage en Europe, notamment en Italie et en Angleterre.

Diderot est profondément sceptique sur l'utilité des voyages. Un tel point de vue apparaît tout au long du XVIII^e siècle, mais il se fonde le plus souvent sur l'ignorance du voyageur, les lacunes de ses récits ou sur l'effet corrupteur du voyage sur les jeunes. Pour Diderot, c'est la nature même du déplacement physique qui ne permet pas qu'il soit bénéfique ; le désir de voyager vient d'un désordre de l'esprit. Si le refus de voyager

domine sur l'intérêt pour les pays lointains, c'est que Diderot ne peut jamais s'identifier à ceux qui font du voyage leur vie. Il condamne avant tout les « voyageurs par état » et leur « métier actif, pénible, errant et dissipé »¹ : ils ne sont pas capables de fournir un savoir fiable, ce qui discrédite leurs récits à l'avance. Diderot représente le voyageur par état comme un être immoral, tourmenté, indifférent à sa patrie, souvent menteur et, en fin de compte, inutile à l'humanité².

Il ne s'agit pourtant guère d'un refus d'ordre affectif. Malgré son goût pour la vie sédentaire, Diderot parle parfois de l'état studieux comme d'une vie antinaturelle, source de maladies : « Rien n'est plus contraire à la nature que la méditation habituelle ou l'état du savant. L'homme est né pour agir³. » Mais la vie mouvementée est rarement compatible avec ce qu'il appelle « l'esprit d'observation » : les voyageurs trompent leurs lecteurs parce qu'ils sont trompés eux-mêmes. Ce n'est pas par hasard que les formes de voyage que Diderot accepte ou apprécie sont exclusivement des séjours bien préparés, prolongés jusqu'à l'approfondissement du savoir.

L'image négative du voyageur apparaît pour la première fois dans une lettre à Sophie à l'occasion du retour à Langres en 1759 :

Le voyage me fait bien ; c'est cependant une sotte chose que de voyager. J'aimerois autant un homme qui, pouvant avoir une compagnie charmante dans un coin de sa maison, passeroit toute sa journée à descendre du grenier à la cave et à remonter de la cave au grenier⁴.

Diderot aimerait retrouver son amie et juge sévèrement ceux qui renoncent au bonheur d'une vie tranquille à côté des personnes aimées et cherchent en vain des illusions lointaines. La même métaphore réapparaît dans une lettre un an plus tard à propos du père Hoop. Le « mélancolique Ecossais » aime les voyages parce qu'il espère fuir sa tristesse d'origine inconnue. Diderot rapporte en détail les symptômes du *spleen* : ce malaise général, traduit par une affliction inexplicable et la perte du désir de vivre, pousse le père Hoop à repartir. Comme il le dit : « Je ne sçaurois rester en place ; il faut que j'aïlle sans sçavoir où ; c'est comme cela que j'ai fait le tour du monde⁵. » Cet état d'âme annonce celui du

1. *Supplément au Voyage de Bougainville*, DPV, t. XII, p. 579.

2. Voir plus loin les passages cités du *Salon de 1767* et de l'*Histoire des deux Indes*.

3. *Eléments de physiologie*, DPV, t. XVII, p. 511. Voir également *Plan d'une université*, dans *Œuvres*, t. III, Robert Laffont, 1995, p. 491 où Diderot répète l'expression « le plus contraire à la nature ».

4. Le 17 août, *Corr.*, t. II, p. 226.

5. Le 28 octobre 1760, *Corr.*, t. III, p. 200.

voyageur énergique et tourmenté que Diderot décrira plus tard : les voyages donnent à la fois des expériences et des désillusions. Mais lui-même n'accepte pas ce mode de vie :

Pour moi, je n'approuve qu'on s'éloigne de son pays que depuis dix-huit ans jusqu'à vingt-deux. Il faut qu'un jeune homme voye par lui-même qu'il y a partout du courage, des talens, de la sagesse et de l'industrie, afin qu'il ne conserve pas le préjugé que tout est mal ailleurs que dans sa patrie. Passé ce tems, il faut être à sa femme, à ses enfans, à ses concitoyens, à ses amis, aux objets des plus doux liens. Or ces liens supposent une vie sédentaire. Un homme qui passeroit sa vie en voyage ressembleroit à celui qui s'occupoit du matin au soir à descendre du grenier à la cave et à remonter de la cave au grenier, examinant tout ce qui embellit ses appartemens, et ne s'asseyant pas un moment à côté de ceux qui les habitent avec lui⁶.

Diderot ne nie pas l'utilité pédagogique du voyage mais il la restreint à un âge où le jeune homme n'a pas encore de famille. Le voyage doit élargir ses vues, dissoudre les préjugés et confirmer son jugement avant l'âge créateur, après quoi il est néfaste aux relations familiales et sociales. Le voyage est seulement une étape dans l'éducation et ne doit ni se perpétuer ni se répéter.

Le jugement de Diderot devient plus radical dans le *Salon de 1767*. Il a l'idée d'enchâsser la description des *Ruines* d'Hubert Robert dans un voyage imaginaire en Italie. Il veut s'appuyer sur le récit de voyage de l'abbé Jérémie Richard (*Description historique et critique de l'Italie*, 1766), mais il le trouve médiocre et s'attaque aux voyageurs.

C'est une belle chose, mon ami, que les voyages. Mais il faut avoir perdu son père, sa mère, ses enfans, ses amis ou n'en avoir jamais eu, pour errer par état sur la surface du globe. Que diriez-vous du propriétaire d'un palais immense qui emploierait toute sa vie à monter et à descendre des caves aux greniers, des greniers aux caves, au lieu de s'asseoir tranquillement au centre de sa famille. C'est l'image du voyageur. Cet homme est sans morale ou il est tourmenté par une espèce d'inquiétude qui le promène malgré lui⁷.

Jusqu'ici le voyageur était simplement incapable de trouver le bonheur dans les liens d'amour et d'amitié. A partir du *Salon de 1767*, il devient amoral : une énergie nuisible et une inquiétude invincible le poussent au loin. Mais c'est dans ses contributions à l'*Histoire des deux Indes* que Diderot condamnera le plus sévèrement le voyageur. En

6. Le 12 octobre 1760, *Corr.*, t. III, p. 131-132.

7. *Salon de 1767*, DPV, t. XVI, p. 325 (nos italiques). Sur la parenté de ce passage du *Salon* avec la lettre citée, voir la note de Leif Nedergaard, *Corr.*, t. III, p. 132.

cherchant les causes de la corruption des pouvoirs colonisateurs, il dénonce l'envie de voyager comme un motif ambigu qui se compose de sentiments tout à fait opposés.

Qu'il soit permis de le dire, il n'y a point d'état plus immoral que celui de voyageur. Le voyageur par état ressemble au possesseur d'une habitation immense qui, au lieu de s'asseoir à côté de sa femme, au milieu de ses enfants, emploierait toute sa vie à visiter ses appartements. La tyrannie, le crime, l'ambition, la misère, la curiosité, *je ne sais quelle inquiétude d'esprit*, le désir de connaître et de voir, l'ennui, le dégoût d'un bonheur usé, ont expatrié et expatrieront les hommes dans tous les temps⁸.

L'inquiétude domine donc le voyageur. La réflexion de Diderot témoigne d'un intérêt particulier pour cette notion majeure de la représentation de l'être humain au siècle des Lumières⁹. La réapparition de la métaphore de l'habitant sans repos marque la conviction de Diderot : il donne encore plus de force à cette idée en l'utilisant dans un contexte historique et politique. Dans le *Salon de 1767*, il parle d'une inquiétude inhérente à la nature de l'homme ; dans l'*Histoire des deux Indes*, il en présentera les formes dérivées, responsables des moments peu glorieux de l'histoire coloniale.

Diderot regarde la mobilité engendrée par le colonialisme comme le phénomène le plus négatif de l'histoire des voyages : les puissances européennes ont intérêt à maintenir l'oppression dans les colonies et les agents coloniaux deviennent les complices de ces puissances. Commerçants, militaires ou envoyés politiques passent leur vie en voyage et échappent au contrôle de la métropole. Diderot condamne ces êtres qui n'ont plus de patrie et qui sont en partie responsables des injustices commises. La situation durant les guerres en témoigne : « Le soldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance que sur les frontières de sa patrie ? Le sentiment de l'humanité ne s'affaiblit-il pas à mesure qu'on s'éloigne de son pays ? » – demande-il dans l'*Histoire des deux Indes*¹⁰. Il voit deux raisons à cette avidité et cruauté manifestes : d'une part, la distance et l'éloignement des normes morales corrompent ; d'autre part,

8. Dans Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Neuchâtel – Genève, 1783, livre IX, chap. 5, p. 247 (nos italiques).

9. Comme le remarque Jean Deprun, l'inquiétude individuelle fait partie de la quête du bonheur mais l'inquiétude collective agite les masses et peut être à l'origine de la migration, de l'expansion ou de la colonisation. Voir *La Philosophie de l'inquiétude en France au XVIII^e siècle*, J. Vrin, 1979, p. 106-109. La réflexion de Diderot dans l'*Histoire des deux Indes* focalise précisément sur cet aspect.

10. Livre VIII, chap. 32, p. 196.

ceux qui partent sont déjà corrompus. Selon un passage du *Voyage de Hollande*, ceux qui cherchent la fortune aux colonies sont aveuglés par l'espérance des richesses faciles à acquérir :

Quelles gens que ces colons de Ceylan, de Madagascar ! Des hommes qui n'ont rien, soit qu'ils soient nés sans fortune, soit qu'ils aient dissipé celle qu'ils avaient ; que l'avidité expatrie, que le désir de revoir incessamment leur pays pousse à toutes sortes de rapines. Ces hommes vicieux en partant, deviennent des tigres par leur séjour aux Iles¹¹.

Même si la métropole établit les règles de conduite, ses agents les enfreignent en espérant un retour plus prompt et un enrichissement plus rapide. L'avidité est inévitable et l'homme perd son caractère humain : Diderot l'exprime le plus catégoriquement dans un passage de l'*Histoire des deux Indes* :

Passé l'Equateur, l'homme n'est ni Anglais, ni Hollandais, ni Français, ni Espagnol, ni Portugais. Il ne conserve de sa patrie que les principes et les préjugés qui autorisent ou excusent sa conduite. Rampant quand il est faible, violent quand il est fort, pressé d'acquiescer, pressé de jouir, et capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ses fins. C'est un tigre domestique qui rentre dans la forêt. La soif du sang le reprend. Tels se sont montrés tous les Européens, tous indistinctement, dans les contrées du Nouveau Monde, où ils ont porté une fureur commune, la soif de l'or¹².

Seul le voyageur savant peut éviter l'effet corrompateur du voyage lointain et dangereux. Diderot rédige l'article ZENDA VESTA de l'*Encyclopédie* (1765) d'après la relation de voyage d'Anquetil-Duperron¹³. Il présente le savant orientaliste comme une exception à l'errance inutile du voyageur :

Tandis que les hommes traversent les mers, sacrifient leur repos, la société de leurs parents, de leurs amis et de leurs concitoyens, et exposent leur vie pour aller chercher la richesse au-delà des mers, il est beau d'en voir un *oublier les mêmes avantages et courir les mêmes périls, pour l'instruction de ses semblables et la sienne*. Cet homme est M. Anquetil¹⁴.

11. *Voyage de Hollande*, DPV, t. XXIV, p. 93.

12. Livre IX, chap. 1, p. 233.

13. Anquetil-Duperron fait plusieurs voyages en Inde à la recherche des manuscrits des textes sacrés. Ses longs séjours studieux font naître plusieurs publications, comme sa relation de voyage lue à l'Académie des inscriptions et publiée dans le *Journal des savants* (1762) ou la *Législation orientale* (1778). Voir Florence D'Souza, « A la recherche de textes indiens », *DHS*, n° 28 (1996), p. 114-115.

14. ZENDA VESTA, DPV, t. VIII, p. 447 (nos italiques).

Dans un autre passage du *Salon de 1767*, le voyageur savant est également un être inquiet, mais son énergie est tournée vers le bien :

Dans les villes, où une partie des hommes sont sacrifiés à pourvoir aux besoins des autres, l'énergie qui reste à ceux-ci se jette sur différents objets. Je cours après une idée, parce qu'un misérable court après un lièvre pour moi. Si dans un individu, il y a disette d'inertie et surabondance d'énergie ; l'être est saisi de violence comme par le milieu du corps, et jeté par une force innée sous la ligne ou sous l'un des pôles. C'est Anquetil qui s'en va jusqu'au fond de l'Indoustan étudier la langue sacrée du brame. Voilà le cerf qu'il eût poursuivi jusqu'à extinction de chaleur, s'il fût resté dans l'état de nature¹⁵.

La première remarque sur l'orientaliste constate simplement que le voyage, aux dépens du repos et de la santé du voyageur, peut parfois servir l'humanité. La deuxième tire une conclusion plus originale de son cas : c'est une force inconsciente, un vide intellectuel qui est responsable de ses efforts exceptionnels. Chercher le savoir au loin n'est pas un choix mais une nécessité ; le voyage permet toutefois à l'être inquiet de dompter son énergie. Le savant ne peut pourtant se consacrer à ses études que dans une société aisée : l'énergie superflue est la conséquence de l'état civilisé, où certains sont « sacrifiés à pourvoir aux besoins des autres », cette « surabondance d'énergie » paraît donc tout à fait contraire à la nature.

Cette critique des voyageurs, de plus en plus sérieuse, conduit nécessairement à une critique des récits de voyage. Diderot lit les relations de voyage en mêlant constamment deux attitudes, la curiosité et les soupçons. L'exploration est particulièrement problématique parce qu'il faut observer un terrain complètement inconnu et qu'il est impossible de vérifier les témoignages. L'observation soulève donc des problèmes d'ordre théorique.

Diderot aborde cette question dans plusieurs articles de l'*Encyclopédie* pour dénoncer les « fables des voyageurs ». L'ironie critique à l'égard des sources est manifeste dans les articles d'histoire naturelle des premiers tomes. Marie Leca-Tsiomis attire notre attention sur une collection de petits articles en ce domaine, représentatifs de la démarche de Diderot, qui avertit le lecteur des lacunes du savoir scientifique. L'encyclopédiste accuse les failles de la description et le vide des appellations qui ne font pas véritablement connaître l'objet décrit ou qui n'en prouvent même pas l'existence. Il révèle la vanité de la pure accumulation des noms, prend une distance vis-à-vis des naturalistes anciens et modernes,

15. *Salon de 1767*, p. 325-326.

qui donnent souvent des descriptions imprécises, et affirme que les voyageurs sont de mauvais observateurs par définition¹⁶. Diderot exige donc la confrontation d'un certain nombre de sources parce qu'un seul récit de voyage est toujours sujet à caution. L'article *AGNUS SCYTHICUS (1751) illustre son approche critique : la plante fabuleuse en question n'est importante que dans la mesure où elle permet une réflexion sur les observations parvenues aux philosophes. Les phénomènes d'histoire naturelle décrits dans les voyages anciens et modernes sont à reconsidérer avec une attention particulière pour tenter d'établir les critères permettant d'accorder crédit aux relations.

L'*agnus scythicus* serait une plante merveilleuse de Scythie qui ait la forme et la peau d'un agneau. Diderot présente la plante d'après les premiers auteurs qui l'ont décrite et énumère ceux qui ont cru cette légende dans la suite, même le « chancelier Bacon, notez bien ce témoignage ». « Serait-il bien possible qu'après tant d'autorités qui [en] attestent l'existence [...] l'agneau de Scythie fût une fable ? » – demande-il ensuite. Le voyageur allemand Engelbert Kämpfer essaie de trouver l'*agnus scythicus* mais ne « [retire de ses] recherches que la honte d'avoir été trop crédule »¹⁷. Le médecin Hans Sloane affirme qu'il s'agit d'un arbrisseau couvert d'une sorte de duvet ; la légende est ainsi dissipée. Mais comment a-t-elle pu survivre aussi longtemps ? Les premiers coupables sont les voyageurs qui, voyant en Tartarie des vêtements bordés avec la laine d'un agneau tué dans le ventre de sa mère, « ou trompés sur la nature de ces peaux par ignorance de la langue du pays, ou par quelque autre cause, en ont ensuite imposé à leurs compatriotes, en leur donnant pour la peau d'une plante la peau d'un animal »¹⁸. Des auteurs sérieux croient à un premier témoignage et donnent eux-mêmes de l'autorité à une fable. Diderot propose une lecture méthodique pour mieux observer les prétendus faits avérés.

Il faut distinguer les faits en deux classes : en faits simples et ordinaires, et en faits extraordinaires et prodigieux. Les témoignages de quelques personnes instruites et véridiques suffisent pour les faits simples ; les autres demandent, pour l'homme qui pense, des autorités plus fortes. [...] Il faut considérer les témoignages en eux-mêmes, puis les comparer entre eux : les considérer en eux-mêmes, pour voir s'ils n'impliquent aucune contradiction, et s'ils sont de

16. Marie Leca-Tsiomis, « De l'abari au baobab, ou Diderot naturaliste ironique », dans *Sciences, musiques, Lumières, Mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet*, Centre International d'Etude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire, 2002, p. 230-232. Diderot se moque des voyageurs et de leurs récits dans ABADA, ALCATRACE, CHACAL. *Ibid.*, p. 235-236. Voir d'autres exemples dans l'article cité.

17. *AGNUS SCYTHICUS, DPV, t. V, p. 286-287.

18. *Ibid.*, p. 287.

gens éclairés et instruits : les comparer entre eux, pour découvrir s'ils ne sont pas calqués les uns sur les autres [...]»¹⁹.

Diderot établit d'autres distinctions entre faits temporaires et permanents, relevant d'un siècle éclairé ou d'un temps d'ignorance, survenu dans un lieu accessible ou inaccessible. Les témoignages recopiés sont les plus dangereux parce qu'ils donnent de la consistance à une chimère : une autorité en apparence très forte peut être réduite à rien par l'approche critique. Il opte donc pour une étude comparative des observations empiriques, en soulignant qu'il est impossible d'établir des connaissances sûres à partir des « choses vues ».

Diderot regarde d'autres « faits » trouvés chez les voyageurs comme des absurdités : ainsi l'anthropophagie du royaume africain *ANSICO. Il constate ironiquement que le royaume se dépeuplerait si la cour consommait les hommes au rythme rapporté par les voyageurs et ajoute : « Plus ces circonstances sont extraordinaires, plus il faudra de témoins pour les faire croire. [...] Il faut soupçonner en général tout voyageur et tout historien ordinaire d'enfler un peu les choses, à moins qu'on ne veuille s'exposer à croire les fables les plus absurdes²⁰. » Dans l'article *IMPARTIAL (1765), il constate qu'il « n'y a guère de qualité plus essentielle et plus rare que l'impartialité ». Ni le voyageur, ni le juge, ni l'historien n'ont cette qualité parce qu'ils sont influencés par leur situation et leurs connaissances préalables. Le voyageur est *a priori* suspect parce qu'il « a été trop loin pour regarder les choses d'un œil non prévenu »²¹, alors que l'historien, lui, est lié à sa nation et à sa religion.

Dans ces articles, Diderot entend définir une méthode pour rectifier les erreurs déjà répandues et en prévenir de nouvelles. Le choix des sources est la première étape : il faut savoir trouver les auteurs dignes d'attention. Le témoignage du voyageur est un chaînon important dans la construction du savoir mais, si le philosophe accepte sans critique ce que le voyageur rapporte, il établira une erreur pour des siècles peut-être. L'explication des faits est un deuxième pas : le bizarre ou le curieux ne peut être accepté que si une démonstration rationnelle le rend vraisemblable.

Le point de vue de Diderot est moins négatif pour ce qui regarde le voyage en Europe, quoiqu'il mette en cause son utilité pédagogique. Indispensable pour l'étude des nations, des gouvernements ou des lois et pour l'étude comparée des peuples, ce voyage permet de réfléchir à un

19. *Ibid.*, p. 288.

20. *ANSICO, DPV, t. V, p. 400-401.

21. *IMPARTIAL, DPV, t. VII, p. 504.

ordre mieux adapté au pays d'origine, surtout s'il souffre des défauts d'une administration centralisée vieillie : le voyageur en Europe doit chercher les leçons de l'histoire et les origines de l'état actuel d'un pays. Les champs d'investigation varient selon la nation visitée mais, à part son séjour en Hollande et en Russie, Diderot ne consacre d'attention particulière qu'à deux pays, l'Italie et l'Angleterre.

L'Italie, la première destination des amateurs d'art, tenta Diderot, comme beaucoup de ses contemporains, bien qu'il ait renoncé à y aller : nourri d'histoire antique, il se passionna pour la peinture et les vestiges d'une époque rayonnante le fascinaient. Rome lui inspira toutefois une réflexion sur la décadence nécessaire : « C'est une expérience de toutes les nations et de tous les âges, que ce qui est arrivé à sa perfection ne tarde pas à dégénérer. La révolution est plus ou moins rapide, mais toujours infaillible²². » Le gouvernement de Venise est l'exemple de la corruption et d'une sévérité absurde²³ même si Diderot parle dans le *Supplément* d'une « espèce de dédommagement de la servitude que tous les voyageurs ont senti et préconisé », au temps du Carnaval²⁴.

Il existe des traces de l'enthousiasme de Diderot pour l'Italie. Les *Mémoires historiques sur le XVIII^e siècle* de Dominique-Joseph Garat gardent le souvenir du plan d'un voyage en Italie de Diderot, Rousseau et Grimm vers 1750²⁵, même si, vraisemblablement, seul Rousseau croyait sincèrement à ce projet. Diderot reparle de ce projet avec une certaine nostalgie au début du *Salon de 1767*, dans un passage adressé à Grimm :

Pour ce voyage d'Italie *si souvent projeté*, il ne se fera jamais. Jamais, mon ami, nous ne nous embrasserons dans cette demeure antique [...] Eh bien, mon ami, nous mourrons donc sans nous être parfaitement connu ; et vous n'aurez point obtenu de moi toute la justice que vous méritiez²⁶.

Il y fait également allusion dans une lettre écrite de Saint-Pétersbourg à sa femme : « Et puis ces vieilles ruines de Carthage en Afrique, il faudroit bien les voir ; et *cette Italie après laquelle j'ai si longtemps*

22. *HDI*, livre XIX, chap. 12, p. 268. En considérant la naissance et le développement des beaux-arts, Diderot ramène à une loi fondamentale la chute des empires sans en détailler les causes particulières. Nous pouvons pourtant noter dans cette idée l'influence de Montesquieu et de ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734).

23. *HDI*, livre XIX, chap. 2, p. 90-96.

24. *Supplément au Voyage de Bougainville*, p. 642.

25. *Mémoires historiques sur le XVIII^e siècle et sur les principaux personnages de la Révolution française*, Paris, 1829, tome II, p.14-15.

26. *Salon de 1767*, p. 56.

soupiré, ces beaux édifices, ces belles statues, ces merveilleux tableaux, cette musique exquise [...] »²⁷. Il s'agit toutefois de l'Italie du passé car le pays admiré a perdu toute sa grandeur. La déchéance politique conduit au déclin des arts à cause de la perte de la liberté intellectuelle : « C'est qu'au milieu des plus sublimes modèles en tout genre la peinture et la sculpture tombent en Italie. On y fait de belles copies ; aucun bon ouvrage²⁸. »

Le voyage en Italie manqué, Diderot ne perd aucune occasion de s'informer sur ce pays²⁹ mais il trouve que les récits de voyage ont souvent de sérieuses failles³⁰. Son compte rendu dans la *Correspondance littéraire* sur le *Voyage d'Italie ou Recueil de Notes sur les Ouvrages de Peinture et de Sculpture* de Cochin (1758) témoigne d'une lecture hâtive ; Diderot y exprime toutefois des idées esthétiques importantes, notamment sur l'originalité³¹. Il souligne qu'il faudrait lire le *Voyage* de Cochin dans les lieux mêmes qu'il évoque et recommande le livre à tout voyageur, « soit pour rectifier les jugements de l'auteur, soit pour les confirmer par de nouvelles raisons, soit pour les étendre, ou y en ajouter de morceaux sur lesquels il passe légèrement »³². La grandeur des arts en Italie est également un exemple pour les souverains, comme Diderot le remarque dans les *Observations sur le Nakaz* (1774), destinées à Catherine II :

Otez à l'Italie moderne ses palais, ses ruines et ses tableaux et vous comblez sa misère. C'est le faste de Rome ancienne qui soutient, aux dépens de toutes les nations, Rome moderne. [...] Il y aurait un demi-pied d'or sur les tableaux de Raphaël, si on les eût couverts de celui que les Anglais, les Français, les Allemands ont laissé autour de ces chefs-d'œuvre³³.

Si le voyage en Italie est indispensable aux amateurs³⁴, la formation des artistes eux-mêmes exige un séjour long et laborieux. Diderot

27. Avant le 15 octobre 1773, *Corr.*, t. XIII, p. 72 (nos italiques).

28. *Salon de 1767*, p. 330.

29. Il questionne le docteur Gatti, médecin consultant de Louis XV, lié au cercle de d'Holbach, le baron de Gleichen, auparavant ambassadeur à Venise et surtout l'abbé Galliani.

30. Comme les ouvrages de Charles-Nicolas Cochin, de l'abbé Jérémie Richard ou de l'archéologue Fougeroux de Bondaroi. Voir Manlio D. Busnelli, *Diderot et l'Italie, Reflets de vie et de culture italiennes dans la pensée de Diderot*, 1925, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 15-18.

31. Voir l'introduction de Jacques Chouillet au *Voyage d'Italie de Cochin*, DPV, t. XIII, p. 35-36.

32. *Le Voyage d'Italie de Cochin*, p. 38.

33. *Observations sur le Nakaz*, dans *Œuvres*, t. III, section 130, p. 569.

34. Voir la lettre à Falconet de mai 1768, *Corr.*, t. VIII, p. 28.

consacre un passage à la question du séjour d'études en Italie dans le *Salon de 1767*, en commentant les *Ruines* d'Hubert Robert :

Il est rare qu'un artiste excelle sans avoir vu l'Italie, et une observation qui n'est guère moins générale que la première, c'est que les plus belles compositions des peintres, les plus rares morceaux des statuaires, les plus simples, les mieux dessinés, du plus beau caractère, de la couleur la plus vigoureuse et la plus sévère ont été faits à Rome ou au retour de Rome³⁵.

Contrairement à un cliché répandu à l'époque, ce fruit du séjour italien n'est guère l'effet d'un « plus beau ciel, d'une plus belle lumière, d'une plus belle nature »³⁶, mais plutôt l'influence de la pureté du style des peintres italiens ; c'est l'étude approfondie des modèles qui forme l'artiste :

Précautionnons donc nos artistes par un long séjour, par une habitude si invétérée, qu'ils ne puissent s'en départir contre l'absence des grands modèles, la privation des grands monuments, l'influence de nos petits usages, de nos petites mœurs, de nos petits mannequins nationaux³⁷.

L'Italie est le seul pays qui présente un attrait considérable pour Diderot, même si l'Angleterre est un modèle important en matière politique. Mais est-il nécessaire de la visiter pour connaître sa constitution et son gouvernement ou bien les sources (écrites ou orales) peuvent-elles suffire³⁸ ? Diderot, très tôt, n'eut guère d'attrance pour l'idéal politique anglais et le voyage lui semble surtout utile à l'observation des mœurs. Il prend une distance vis-à-vis des voyages d'outre-Manche ; s'il se souvient du projet d'un voyage en Italie, aucune trace d'un plan similaire pour l'Angleterre. Diderot rencontre des Anglais illustres à Paris et fait connaissance de la plupart de ceux qui deviendront ses amis dans le salon parisien de d'Holbach, par exemple Laurence Sterne, l'homme politique John Wilkes, l'acteur David Garrick et David Hume³⁹. Dans ses lettres à Sophie, il évoque le retour du baron après son voyage en Angleterre :

35. *Salon de 1767*, p. 353.

36. *Ibid.*, p. 353.

37. *Ibid.*, p. 353.

38. Les considérations de Diderot avant son travail pour l'*Histoire des deux Indes* se basent sur les comptes rendus des tiers, eux-mêmes Anglais ou qui ont séjourné dans le pays. Voir Anthony Strugnell, « L'Anglais selon Diderot, ou la fin d'une manie », dans *L'Encyclopédie, Diderot, l'esthétique, Mélanges en hommage à Jacques Chouillet*, PUF, 1991, p. 90-94.

39. Wilson, p. 379-381 et John Lough, « Encounters between British travellers and eighteenth-century French writers », *SVEC*, n° 245, Oxford, VF, 1986, p. 26-30.

Cependant il en est revenu mécontent ; mécontent de la contrée, qu'il ne trouve ni aussi peuplée ni aussi bien cultivée qu'on le disoit ; mécontent des bâtiments [...] mécontent du goût [...] mécontent des amusements [...] mécontent des hommes, sur le visage desquels on ne voit jamais la confiance, l'amitié, la gaieté, la sociabilité [...] Je ne lui ai entendu louer que la facilité de voyager. [...] Il a bien repris du goût pour le séjour de la France dans son voyage d'Angleterre [...]

Et un peu plus tard :

Je vous croyois quitte de l'Angleterre et des Anglois. Je vous y ramène pourtant pour vous montrer combien un voyageur et un voyageur se ressemblent peu. Helvétius est revenu de Londres, fou à lier des Anglois. Le Baron en est revenu le bien revenu⁴⁰.

L'admiration de certains et la déception d'autres ne prouvent donc que la subjectivité de l'observateur. Diderot attribue l'opinion favorable des contemporains en partie à la sociabilité des Anglais, comme le montre le cas d'Helvétius, à qui il reproche une généralisation rapide : « Il fait le voyage de Londres ; la manière honnête dont il a traité tous les étrangers en France, et son mérite personnel lui concilient l'accueil le plus distingué des hommes de lettres et des Grands ; et la nation anglaise devient à ses yeux la première des nations⁴¹. » Diderot est d'ailleurs sensible aux mots d'esprit qui illustrent la différence entre les deux peuples et n'oublie pas de les rapporter à Sophie : « Un mot charmant de notre ami Garrick, c'est que Londres est bon pour les Anglois, mais que Paris est bon pour tout le monde⁴². »

Diderot a confiance en d'Holbach et accepte son avis plutôt négatif sur l'Angleterre et sur la monarchie constitutionnelle : le partage des richesses est aussi inégal qu'en France même si le clergé contribue aux charges publiques, la cour veut commander et se faire obéir, il n'y a pas d'éducation publique, la main d'œuvre coûte trop cher, la vie est triste et la société s'adonne aux jeux, aux voyages, le déisme règne parmi l'élite sans esprit critique⁴³. Diderot pense, en accord avec d'Holbach, que le parlementarisme britannique ne représente pas loyalement le peuple parce que le droit de parler en son nom se vend et s'achète⁴⁴. Il souligne

40. Lettres du 20 septembre puis du 6 octobre 1765, *Corr.*, t. V, p. 125-126 et p. 136.

41. *Réfutation d'Helvétius*, DPV, t. XXIV, p. 743.

42. Le 6 octobre 1765, *Corr.*, t. V, p. 131.

43. *Ibid.*, p. 129-131.

44. Gerhardt Stenger, *Nature et liberté chez Diderot après l'Encyclopédie*, Universitas, 1994, p. 297.

ce défaut par le même exemple dans l'*Histoire des deux Indes*, dans les *Observations sur le Nakaz* et dans le *Voyage de Hollande* : en Angleterre, les riches achètent les suffrages, la cour achète les riches représentants, qui ne cherchent même pas à cacher leur malhonnêteté : « Là [en Hollande] un député ne dira pas à ses commettants : *Je vous ai achetés bien cher, et je vous vendrai le plus chèrement que je pourrai* »⁴⁵. Mais, malgré tous les aspects négatifs, l'histoire des îles britanniques témoigne d'une grandeur certaine. Diderot observe la lutte contre le pouvoir absolu, le développement des sciences et de la raison et la constitution anglaise qui, à son avis, est adaptée au pays et conclut que « l'Angleterre est, dans l'histoire moderne, la contrée des grands phénomènes politiques »⁴⁶.

Les voyages sont directement liés à la problématique du savoir dans la pensée de Diderot : ils pourraient fournir une source de première importance sur le monde et sur l'homme, si les voyageurs n'étaient suspects de déformer la réalité, qu'il s'agisse de voyage européen ou de voyages lointains. Bien que les observateurs crédibles soient rares, les philosophes sont contraints de s'appuyer sur les informations rapportées. Diderot cherche donc à définir une lecture apte à évaluer les récits de voyage et à en tirer des connaissances fiables. Aussi, malgré, ou à cause de, sa méfiance à l'égard des voyageurs, s'occupera-t-il de définir les moyens de faire un voyage utile dans des textes écrits dans les années 1770, liés à son expérience en Hollande et en Russie, notamment dans le « Préliminaire » du *Voyage de Hollande* et dans l'essai « Sur l'institution du fils de S. M. I. » des *Mélanges pour Catherine II*.

Eszter KOVACS
Université de Szeged

45. *Voyage de Hollande*, p. 71 (nos italiques). Voir également *HDI*, livre XIX, chap. 2, p. 79 et *Observations sur le Nakaz*, section 18, p. 521. Diderot réfléchit sur les moyens de remédier à ce défaut par la liberté totale dans la nomination des représentants. Voir *Réfutation d'Helvétius*, p. 697.

46. *HDI*, livre XIV, chap. 1, p. 1.